



AGNÈS LEDIG

La toute
petite reine

LE NOUVEAU ROMAN ENCHANTEUR DE
AGNÈS LEDIG

Flammarion

AGNÈS LEDIG

La toute petite reine

Un matin, Adrien, maître-chien, est appelé pour un colis suspect en gare de Strasbourg. Bloom, son chien hypersensible, va sentir le premier que les larmes de Capucine, venue récupérer sa valise oubliée, cachent en réalité une bombe prête à exploser dans son cœur. Hasard ou coup de pouce du destin, ils se retrouvent quelques jours plus tard dans la salle d'attente d'un couple de psychiatres. Dès lors, Adrien n'a de cesse de découvrir l'histoire que porte cette jeune femme.

Dénouant les fils de leur existence, cette rencontre pourrait bien prendre une tournure inattendue et leur permettre de faire la paix avec leur passé afin d'imaginer à nouveau l'avenir.



Après avoir été sage-femme, Agnès Ledig se consacre à l'écriture. Elle publie *Marie d'en haut* en 2011, puis obtient le prix Maison de la Presse en 2013 pour *Juste avant le bonheur*. Traduite en dix-neuf langues, elle a publié sept romans et quatre albums jeunesse.

21-X. Design de couverture Studio Flammarion. Portrait d'Agnès Ledig par Éric Matheron-Ballay
© Flammarion. En couverture : Photomontage d'après des images © Shutterstock / Anitapol, Bussabong Thaveechaikan, Linly, Jannoon028, Porisawan, Baipakdee ; © Agnès Ledig ;
© Alfalfa126 / Moment / Getty Images ; © Don Mason / The Image Bank / Getty Images ;
© Benjamin Davies / Unsplash ; © Arindam Saha / Unsplash

Flammarion

La toute petite reine

DE LA MÊME AUTRICE

Romans

- Marie d'en haut*, Les Nouveaux Auteurs, 2011 ; Pocket, 2012.
Juste avant le bonheur, Albin Michel, 2013 ; Pocket, 2014.
Pars avec lui, Albin Michel, 2014 ; Pocket, 2016.
On regrettera plus tard, Albin Michel, 2016 ; Pocket, 2017.
De tes nouvelles, Albin Michel, 2017 ; Pocket, 2018.
Dans le murmure des feuilles qui dansent, Albin Michel, 2018 ; Le Livre de poche, 2019.
Compter les couleurs, Flammarion, 2019.
Se le dire enfin, Flammarion, 2020 ; J'ai Lu, 2021.

Albums Jeunesse

- Le petit arbre qui voulait devenir un nuage*, Albin Michel Jeunesse, 2017.
Le Cimetière des mots doux, Albin Michel Jeunesse, 2019.
Mazette est trop sensible – Mazette est très sensible, illustrations de Frédéric Pillot, Flammarion Jeunesse, « Les albums du Père Castor », 2020.
Mazette aime bien gagner – Mazette aime bien jouer, illustrations de Frédéric Pillot, Flammarion Jeunesse, « Les albums du Père Castor », 2020.
Le Petit Poucet, illustrations de Frédéric Pillot, Flammarion Jeunesse, « Les albums du Père Castor », novembre 2021.

Essais

- L'Esprit Papillon : déployez vos ailes et gagnez en légèreté*, avec Jack Koch, Fleuve éditions, 2016.
Mon guide gynéco : devenir actrice de sa santé, Pocket, 2016.
Je te donne, 3 histoires d'amour, avec Martin Winckler et Baptiste Beaulieu, J'ai Lu, « Libro », 2017.
Je te donne, quatre auteurs qui s'engagent pour le don du sang, avec Martin Winckler, Laurent Seksik et Baptiste Beaulieu, J'ai Lu, « Libro », 2019.

Agnès Ledig

La toute petite reine

Flammarion

© Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0814-8835-9

*Aux femmes fortes
qui ont parfois besoin
qu'on les protège...*

*Aux hommes sensibles
Qu'on doit souvent chercher
derrière leur bouclier...*

À mon père, solide et sensible.

En mémoire du Caporal Chef Maxime Blasco.

« C'est souvent dans la solitude que se
préparent les rencontres. »

Charles PÉPIN, *La Rencontre,*
une philosophie, Allary éditions.

Au hasard une délivrance,
Au hasard l'étoile filante
Et l'éternel ciel de ma tête
S'ouvre plus large à son soleil,
À l'éternité du hasard.

Paul ELUARD, « Au hasard ».

Chapitre 1

Deux prénoms sur une boîte aux lettres

Je suis trop vieux pour servir encore à quelque chose.

On a même voulu me mettre en maison de retraite.

Jamais, vous m'entendez ? Jamais !

Je veux mourir ici. Si possible sur ce banc, à l'entrée de la forêt.

De là, quand je regarde la maison en contrebas, je pense à Madeleine.

Ma seule utilité de vieux, c'est de me souvenir.

Qu'ils aillent au diable, ceux qui veulent me faire perdre la boule dans leur institution. Moi, j'ai encore toute ma tête, et tant que j'ai toute ma tête avec Madeleine dedans, elle vit encore un peu.

Ce qui me rend fou, c'est de voir cette bâtisse tomber en ruine, alors qu'on aurait pu en faire un nid d'amour. Madeleine et Jean Petitgenêt. Ça aurait bien rendu sur la boîte aux lettres.

Si seulement je pouvais garder que les belles choses du passé.

Si seulement on pouvait le refaire, ce passé. Je serais pas assis seul sur ces deux planches de bois, comme un idiot, à espérer que cette vieille ferme reprenne vie pour honorer celle de Madeleine.

C'est peut-être la seule chose qui me tient debout.

Savoir qui le fera.

Chapitre 2

Papillon de nuit

— C'est la mienne ! Attendez, C'EST LA MIENNE !

Le dispositif est déjà déployé, les barrières installées, mon chien dans les starting-blocks pour aller renifler le colis suspect. Sous l'immense préau qui couvre les neuf quais de la gare de Strasbourg, sa voix résonne comme dans une cathédrale.

En me retournant, je découvre une jeune femme à bout de souffle. Elle porte des baskets sur des collants noirs, une robe et un trench-coat qui vole derrière elle, le sac à main collé à sa taille pour ne pas être gênée dans sa course. Elle n'a laissé aucune chance au militaire qui a tenté de s'interposer en haut des escalators à l'entrée du quai et qui trotte derrière elle sans aucune conviction. Un autre, plus proche de la zone ultrasécurisée, l'empêche d'avancer.

— S'il vous plaît, c'est ma valise ! supplie-t-elle.

Les agents de la police ferroviaire s'approchent, alertés par les cris, en faisant signe de la laisser passer.

Elle n'a le temps ni de reprendre son souffle ni de s'excuser. Simonet, le chef de la sûreté ferroviaire, fond sur elle comme un rapace sur sa proie, prêt à lacérer la chair, de sa méchanceté crochue. Je ne l'ai jamais connu bienveillant ni compréhensif en intervention. Au point de me demander s'il

était semblable dans le privé, s'il avait une femme, des enfants, s'il pouvait faire preuve de tendresse. J'en doute.

— Vous vous rendez compte du temps que vous nous faites perdre ? Comme si on n'avait que ça à faire ! Putain ! Vous auriez mérité qu'on la fasse exploser.

— Je suis désol...

— Taisez-vous ! Pièce d'identité !

Il aboie.

Je me mets à la place de cette jeune femme. J'imagine son ventre noué. Elle ne s'attendait pas à être ainsi reçue. Se faire gronder comme une petite fille alors qu'elle se sent déjà bien assez coupable. Je vois la honte au bord de ses yeux. Soudain, la colère jaillit.

— Vous n'avez pas à me parler ainsi, même si j'ai fait une erreur !

— Une erreur ? Je vous parle comme je veux, vous n'allez pas la ramener en plus ! Vos papiers !

Elle fouille dans son sac à main en essayant de contenir sa rage, souffle entre ses lèvres qu'elle connaît ses droits. Elle lui demande quel est son nom. Il ne répond pas, n'a pas baissé son regard noir. Simonet ne supporte pas ces gens qui ne s'inclinent pas devant lui. Qui osent s'opposer. Surtout quand ils ont tort. Même quand ils ont raison. Il déteste qu'on lui tienne tête. Je le connais. La situation va dégénérer.

Je m'approche, pour tenter de faire retomber la pression.

— Calme-toi, Yvon. Je crois qu'elle est désolée, non ?

— Rien à foutre des excuses. Tu as vu le dispositif déployé, pour une connasse étourdie ?

— Yvon !

— On devrait leur faire payer cher leur négligence !

Elle lui tend sa carte d'identité sans un mot, concentrée sur ses jambes qui ne voudront plus la porter bien longtemps. Je les connais ces moments où la rage laisse place au vide, où plus rien ne tient, où le pan de montagne s'effondre.

Elle se laisse tomber sur un banc du quai numéro 3, à quelques mètres de nous, prend sa tête entre ses mains et fond en larmes, emportée par les sanglots, comme on s'abandonne à l'avalanche quand il est vain de résister.

Je peine à contenir Bloom, plus agité qu'à l'accoutumée ; très bon dans son travail de recherche en explosifs, il a toujours été perturbé par les conflits humains. Et plus encore par les larmes.

— Merde ! Putain ! marmonne mon collègue de la SUGE, en semblant hésiter, les yeux rivés sur le document d'identité. C'est bon, rends-lui sa valise, lance-t-il à un collègue, et laisse-la partir, on lève le dispositif.

Puis il s'éloigne d'un pas rapide, sans un mot, vers l'escalier qui mène aux couloirs souterrains. Il ne part pas, il s'éclipse, il se sauve. Sa colère le suit comme les effluves d'un mauvais parfum, mécontente d'avoir été remballée à la hâte.

La valise est rendue à la jeune femme par un gradé qui vient tout juste de sortir de l'adolescence et ne sait pas quoi dire en lui tendant sa carte d'identité. Elle ne relève pas la tête, pleure toujours. Il pose avec précaution le petit rectangle plastifié sur le bagage comme si celui-ci allait quand même exploser et repart, penaud.

Je n'arrive pas à faire de même.

Une intuition étrange. Pourquoi une telle escalade, pourquoi Yvon s'est-il enfui ? En temps normal, il aurait pris un malin plaisir à jouer avec la souris, à lui asséner des coups de bec, à la voir souffrir. Il est de ceux qui se délectent des blessures des autres, qui s'en abreuvent pour affirmer leur puissance. Et pourquoi cette jeune femme pleure-t-elle ainsi pour une situation finalement anodine ? Je ne peux pas tourner les talons comme si de rien n'était. Quelle froideur faut-il dans le cœur pour rester indifférent à des larmes ?

Bloom s'est assis et regarde en direction du banc en couinant.

Je le détache. *Fais comme tu sens !*

Il se dirige sans attendre vers elle, hésite, va et vient, dessine des infinis sur le sol, puis se décide enfin et enfouit son museau sous ses mains de femme, pour atteindre son visage. Elle résiste. Il s'assoit alors et pose la tête sur sa cuisse en geignant toujours, de ce petit cri aigu qui semble venir du fond de ses entrailles.

Au bout de quelques minutes, elle fouille dans son sac et en ressort un grand mouchoir blanc, sèche ses larmes et caresse l'animal en essayant de lui sourire.

- J'espère que vous n'avez pas peur des chiens.
- Heureusement...
- Bloom est vif mais gentil.
- Il a l'air.
- Ça va aller ?
- Oui. Je crois. Merci.

Elle évite mon regard, encore honteuse de la situation. J'aimerais lui demander son nom, au moins son prénom, garder une trace d'elle, quelque chose de concret. Ne pas la laisser replonger dans l'anonymat de ce grand océan d'humains dont elle s'est extraite le temps de me croiser.

Ou alors lui donner le mien. Je m'appelle Adrien et j'ai envie de vous protéger.

Je l'observe se lever, se redonner une contenance en ajustant sa robe, m'adresser un sourire auquel je ne crois pas un instant, et partir en titubant, saoule de vide et de peine, sa valise derrière elle.

Je m'assois à sa place et je caresse mon binôme en le félicitant, tant pour son flair que pour son humanité. La mienne n'a pas osé.

Cette fille m'a fendu le cœur. Ce cœur qui me fatigue de se briser à tout bout de champ, à tout bout de sanglots de gens que je ne connais même pas.

Pour une fois, Bloom me donne quand même raison. À se demander si une bombe ne se cachait pas au fond d'elle, prête à exploser.

Papillon de nuit

Je regarde les passagers sur le quai numéro 1, statiques, mouvants, petits, grands, en baskets ou en escarpins, le téléphone en main ou le regard dans le vide. Où vont-ils ? Une réunion décisive ? Un rendez-vous amoureux ? Visiter un membre de leur famille gravement malade ? Combien de bombes au fond d'eux ?

La mienne a explosé il y a quelques années. Je n'en finis pas de déblayer les débris.

J'aurais dû prendre un chien spécialisé dans la fouille des décombres. J'aurais gagné du temps.

J'ai envie de revoir cette fille sans en comprendre la raison. En l'observant essayer ses larmes sur mon chien, j'ai vu en une fraction de seconde défiler un avenir possible. Comme cet instant juste avant la mort, où tout le passé se déroule en accéléré. Avec elle, c'était vers le futur. C'est idiot. Je ne la connais pas. Et je ne la recroiserai probablement jamais.

J'ai pourtant réussi à devenir presque insensible aux horreurs de ce monde, le Mali m'y a bien aidé. Pas là, pas avec elle. Je me sentais au bord de sa détresse comme en haut d'une falaise, l'appel du vide, le besoin de m'y jeter pour l'en sortir. Diane me dirait que ma nature reprend le dessus. Protéger, protéger, protéger.

Je garde surtout en mémoire la puissance qui se dégageait de cette petite silhouette prostrée sur un banc. Une force inaltérable qui m'attirait comme un papillon de nuit.

Un appel d'urgence me sauve de mes pensées inutiles. Un colis suspect à l'aéroport.

La vie continue, se fichant bien des sanglots et des papillons de nuit.

Chapitre 3

Son rôle

Adélie ne m'appelle pas souvent. Quand elle s'y résout, la raison est généralement importante, – m'appeler au secours ou me proposer un nouveau geste écocitoyen. Elle est capable de faire sonner mon téléphone juste pour me demander si j'ai mis un autocollant STOP-Pub sur ma boîte aux lettres et ne pas raccrocher avant que je promette d'y consentir.

Je m'isole dans un coin de l'atelier en faisant signe à mon collègue que je dois décrocher. Quand j'étais sur les chaînes de fabrication, je ne pouvais pas m'interrompre ainsi. Maintenant que je suis chef d'équipe, j'ai un peu plus de liberté, même si je n'en abuse pas. Malgré le bruit des machines, dès les premiers mots de ma nièce, je sais qu'il est arrivé quelque chose.

— Où est-elle ?

— Encore aux urgences, ils refont le point demain. Elle devrait pouvoir sortir. Le médecin de garde m'a parlé d'un de ses collègues compétents pour le suivi.

— Le suivi de quoi ?

— De ses états d'âme.

— Que s'est-il passé ?

— Je sais pas, Tonton. J'en sais rien.

Partagée entre la colère contre sa sœur et l'inquiétude malgré tout, Adélie me raconte les faits.

— Je l'avais invitée à notre soirée étudiante de rentrée, elle s'est mise à boire. Beaucoup trop. Tu sais bien qu'elle n'a pas l'habitude. Je suis arrivée juste à temps pour l'empêcher de se faire monter dessus par des mecs aussi bourrés qu'elle. Et là, elle s'est écroulée en pleurant toutes les larmes de son corps. Et puis elle a fait un malaise, alors on a appelé les secours.

Je n'arrive pas à imaginer que Capucine ait pu se comporter ainsi. Elle qui s'est toujours montrée raisonnable, sérieuse, sage. Trop sage.

— Il s'était passé quelque chose qui a pu expliquer sa conduite ?

— ...

— Adélie ?

— Un peu plus tôt dans la journée, je lui avais annoncé que j'arrêtais médecine. Elle descendait du train et en a oublié sa valise. Quand elle est retournée à la gare, un dispositif de colis suspect avait déjà été déployé et elle s'est fait remettre en place par les flics. Beaucoup d'émotions en une journée.

— Tu arrêtes médecine alors que tu as validé ta première année avec brio ?

— ...

— Adélie ? Tu es sûre de ce que tu fais ?

— Oui !

— Je comprends qu'elle ait pu être chamboulée.

— C'est ma vie !

— Tu sais bien que cela concerne aussi la sienne ! Je peux aller la voir ?

— Il vaut mieux attendre qu'elle soit rentrée à la maison. Je te dirai.

L'une s'écroule quand l'autre renonce à sa réussite. Je racroche le cœur serré. Capucine et Adélie comptent plus que

tout à mes yeux. Je me suis souvent demandé si leur existence serait un jour sereine. Ce n'est pas gagné.

Tant de hauts, tant de bas, et moi, témoin muet de leurs combats. Il y en a eu, des crises, durant toutes ces années. Des petites, des grandes, qui durent une heure ou des années. L'adolescence d'Adélie n'a pas été de tout repos. Capucine a tout pris sur elle, pour tenir. Aujourd'hui, elle ploie comme un jeune arbre de printemps qui a dû affronter l'hiver. D'énormes flocons qui tombent trop tôt sur des branches encore fragiles.

Je me sens impuissant. La petite n'a pas sollicité mon avis pour prendre sa décision, la grande défaille sans que j'aie rien vu venir. Et elle voudra s'en sortir seule, comme elle l'a toujours fait. Boule de courage et de détermination, virant à l'acharnement sourd et aveugle face aux mises en garde des autres pour ne pas perdre la face, se montrer à la hauteur. Peut-être devrais-tu..., tu ne crois pas que..., as-tu essayé de..., fais attention à... Rien n'y a fait. Elle s'est entêtée au détriment d'elle-même.

J'irai quand même la voir, parler un peu, faire rouler la voiture de Jean-Baptiste à laquelle elle ne veut toujours pas toucher, préparer certains arbustes pour la période hivernale, entretenir son jardin. Si elle en connaît toutes les fleurs, les bichonne, les soigne, elle me laisse m'occuper du petit potager que je leur ai installé il y a dix ans. Elle affirme que je suis le seul à être capable d'obtenir des légumes qui ressemblent à des légumes. J'avoue, j'ai un certain talent en ce domaine, hérité de mon grand-père qui passait ses journées dans son coin de terre. Il m'a tout appris. J'y trouve une occasion de passer du temps avec elle, même en silence. Quand nous jardinons ensemble, nous communiquons par fleurs interposées. Observer les tournesols le long de la clôture, et se dire qu'ils ont raison de choisir la lumière. Laisser se ressemer les plants de bourrache d'année en année et accepter qu'ils s'installent plutôt au gré du vent que de notre volonté. Ne

La toute petite reine

pas arracher les jeunes pousses d'achillée millefeuille et avoir la patience d'attendre les fleurs pour en saisir les vertus.

Voilà mon rôle. Être là quand mes nièces en ont besoin, m'effacer le reste du temps. C'est ce que mon frère aurait souhaité.

Je ne pouvais pas faire plus.

J'aurais tant voulu pourtant.

Chapitre 4

Se réveiller du chaos

Elle ouvre les yeux, réveillée par une douleur vive sur le dos de la main. Sortant de sa torpeur, elle distingue progressivement les détails de ce qui l'entoure. Un lit métallique, une porte et des murs blancs, une télévision accrochée au mur, une table, une chaise. Des bruits sourds émanent du couloir où l'activité bat son plein, et accentue le contraste avec le silence de sa chambre. L'hôpital. Où chaque chambre raconte une histoire différente et où les infirmières sont un fil conducteur entre chacune. L'histoire de Capucine n'est pas glorieuse. Pas très heureuse non plus. Comme tous les patients ici. On n'atterrit pas aux urgences de gâté de cœur. Cependant, elle n'a jamais cédé à la facilité de se prélasser dans un statut de victime. Ç'aurait été tentant, parfois, pour se reposer, souffler un peu, faire la planche dans le courant. Mais Capucine est une battante, une solide, un bon petit soldat qui ne se plaint pas. Et puis, auprès de qui ? Elle aimerait arracher le tuyau en plastique qui entre sous sa peau et la martyrise, se lever et partir. Elle n'en fait rien, anesthésiée par le produit qui y coule.

Le contour de ses souvenirs s'affine également. Elle aurait préféré tout oublier.

Oublier l'annonce de sa petite sœur qui lui a déchiré le cœur comme on arrache un pan entier d'une vieille tapisserie et qu'on découvre le mur gris.

La toute petite reine

Oublier ce sale type sur le quai de la gare qui l'a incendiée en public, la réduisant au rôle de pauvre fille étourdie qui saoule tout le monde. Ce qu'elle n'est pas. Ce qu'elle n'a jamais été. Elle, fiable et intègre. Elle, chez qui rien ne dépasse. Capucine n'a pas pu se défendre. Personne n'a voulu lui offrir la possibilité d'une excuse. Alors qu'elle en avait une.

Oublier cette volonté ridicule de noyer ses pensées dans l'alcool pour échapper à la réalité, et prendre ainsi le risque de se ridiculiser une deuxième fois dans la même journée.

Oublier les gestes déplacés de ces jeunes hommes aussi ivres qu'elle. Cette main dans sa culotte, ce doigt qui cherche une faille et son humidité. Les autres mains sur ses seins, dans sa nuque. Ces bouches qui la goûtent. Ces rires idiots qu'elle a partagés avec eux, comme si une autre fille avait pris place dans son corps, la reléguant dans un petit coin sombre en la sommant de se taire et de laisser la joyeuse, la délurée, la désinhibée faire la fête.

Oublier la colère de sa sœur en la découvrant ainsi dans un coin de la salle, et dont les cris ont transpercé la musique pourtant trop forte.

Oublier le réveil en sanglots dans le fourgon des pompiers et ce regard apitoyé de l'un d'eux.

Oublier cette étrange existence dont elle se réveille violemment et qui ne débouche sur rien. Rien de constructif, rien de concret.

Du vide. Juste du vide. Qu'elle a essayé de remplir d'alcool l'espace d'un soir désespéré.

Du vide, en ce moment comblé par une perfusion d'un tranquillisant dans son flacon qui se recroqueville sur lui-même. Au moment où le médecin entre dans sa chambre, elle aimerait se recroqueviller et disparaître comme cette petite poche en plastique translucide.

Il est patient et bienveillant. Il en faut de la patience et de la bienveillance pour être le psychiatre de garde.

Se réveiller du chaos

Il lui demande comment elle va, fait semblant de lui prendre le pouls en posant sa main sur son poignet. Une main chaude qui apporte à Capucine un réconfort simple, elle qui a terriblement froid dans ce lit aseptisé, vêtue d'une chemise impersonnelle et d'une lourde armure de peine.

— Vous allez pouvoir sortir. Je vous ai obtenu un rendez-vous rapide, dans deux semaines, chez le Dr Diderot. Je le connais personnellement, c'est un bon médecin. Votre sœur va venir vous chercher, elle m'a dit au téléphone qu'elle vous rapporterait des habits. Les vôtres ne sont pas très frais. Je vais demander à l'infirmière de venir vous dépiquer. Je vous conseille de prendre le traitement que je vous ai prescrit au moins jusqu'à la consultation et vous aviserez de la suite avec mon collègue. Vous avez des questions ?

— C'est grave ce qui m'est arrivé ?

— Pour la forme, la situation aurait pu l'être beaucoup plus si votre sœur n'avait pas été là. Vous vous en sortez bien. Pour le fond, je ne sais pas. Vous ferez le point avec le Dr Diderot. Mon collègue vous donnera des outils. Bon courage pour la suite, mademoiselle. Je crois en vous.

Il se dirige vers la porte, pose sa main sur la clenche, hésite, puis revient vers Capucine.

— Je crois que quelques vannes ont lâché du barrage abîmé. Il vous reste à réaménager les berges pour couler des jours un peu plus paisibles à l'avenir. C'est à votre portée.

Chapitre 5

Rachel ne répond pas

Onze ans plus tôt.

Je somnole, sur le siège arrière, bercé par les mouvements de la voiture. J'ai un peu bu ce soir. Rachel conduit. Elle discute avec Catherine qui est venue passer quelques jours à la maison. La soirée était agréable, nous avons passé un joli moment. Je viens de mettre un message à Capucine pour lui dire que nous serons bientôt là. Adélie doit dormir depuis longtemps.

J'entends le cri de Rachel juste avant d'être ébloui par deux énormes phares qui surgissent de nulle part. Le choc est d'une rare violence.

Le klaxon de la voiture me réveille. J'avais perdu connaissance. Je n'ai pas vraiment mal, ou alors, je subis une telle douleur que mon cerveau m'a anesthésié. Je ne peux pas bouger. Catherine gémit à l'avant. J'essaie d'appeler Rachel. Un son fluet sort de ma bouche. Je tente un effort surhumain pour me faire entendre.

Rachel ne répond pas.

Les airbags sont maculés de rouge. La voiture est déformée. Le klaxon est assourdissant. J'ai un goût de métal dans la bouche. Toutes les vitres sont encore en place, brisées en mille morceaux. Je distingue l'éclairage dans la rue, et soudain une ombre. Un

La toute petite reine

visage collé à la vitre. J'aimerais lui demander de me sortir de là, de secourir Rachel, je n'en ai pas la force. À travers un morceau de verre, j'aperçois son regard qui me fixe quelques instants. Il est froid, impassible. Puis l'ombre disparaît. Il n'a pas essayé d'ouvrir la porte. Il est sûrement parti chercher de l'aide.

Rachel ne répond pas.

Chapitre 6

Le désert de chair

C'est une maison individuelle dans un quartier calme de Strasbourg. Le petit parc qui l'entoure est assez arboré pour l'avoir préservée de la chaleur cet été. Quelques feuilles éparses commencent à jaunir et les premiers colchiques vont apparaître dans la pelouse. Comme l'an dernier. Je commence à connaître le rythme des saisons du cabinet médical, à force de le fréquenter. Il occupe le rez-de-chaussée, l'étage étant habité par la propriétaire des lieux. Un jour, en sortant de consultation, je l'avais aidée à démarrer sa tondeuse qui lui faisait des misères. Elle m'avait remercié la semaine suivante en m'offrant une balle rebondissante pour mon chien.

Bloom m'accompagne souvent. Je sais que Diane apprécie que je l'emmène. Couché sous un siège de la salle d'attente, la tête entre les pattes, toujours sur le qui-vive, il ne bouge que les yeux pour suivre le déplacement d'un autre patient qui vient de se lever.

C'est un chien angoissé mais efficace. Peut-être est-ce la raison pour laquelle nous nous sommes instantanément entendus. Les formateurs de Gramat n'avaient jamais vu une telle osmose. Il avait ses casseroles, moi les miennes, on les a mises en commun. On a fait de la bonne cuisine. Diane me demande toujours des nouvelles du chien avant de s'inquiéter

de mon sort. Elle sait qu'en l'évoquant lui, je parle forcément un peu de moi.

— Vous m'avez annoncé lors de notre précédent rendez-vous que Bloom serait mis en retraite l'année prochaine. Vous aurez une nouvelle recrue ?

— Je n'imagine pas continuer avec un autre chien. Continuer tout court, je ne sais pas.

— Votre vocation a du plomb dans l'aile ?

— Vous pensez que c'en était une ?

— À vous de me le dire...

Ce que j'aime chez elle, c'est qu'elle creuse au bon endroit au bon moment. La question juste. La question que vous ne voulez pas entendre parce que vous cherchez à fuir la réponse. Surtout si elle fait mal. Elle appuie là. Comme Obélix sur le foie d'Abraracourcix dans *Le Bouclier arverne*. Appuyer sur la douleur pour la dissiper. Diane remplit pleinement ses fonctions. Trois ans de thérapie, on a fait du chemin. Elle m'a déjà proposé d'arrêter, et je ne suis pas prêt. Je fais encore des cauchemars. Elle m'a appris à les accepter. Pourtant, je n'imagine pas l'idée de lâcher sa bouée. Pas tant que je feins d'être cet homme solide dans un uniforme que je n'aurais peut-être jamais dû enfiler.

Je sais qu'elle n'enchaînera avec aucun autre sujet tant que je ne lui aurai pas répondu, alors je cherche. Je me souviens avoir annoncé mon désir d'engagement à ma mère le jour de mes seize ans. Par sécurité, j'ai passé mon bac, même si ma voie était déjà déterminée. Évidemment, Diane ne s'intéresse pas à la date de cette décision mais à la raison.

— Parce que je voulais faire comme mon père pour qu'il soit fier de moi ? Ou que je ne supportais pas l'injustice et que l'image qu'il me donnait, petit, était celle d'un homme dur mais juste ? Ou alors l'uniforme et les cheveux ras me rassuraient ? Pour attirer les filles ?

— Selon vous ?

Le désert de chair

— Un savant mélange de motivations inconscientes ?
— Quand vous avez signé en bas, vous vous êtes dit quoi ?
— Qu'on m'admirerait comme j'admiraïs mon père. Que je devais me sacrifier pour autrui comme il s'était sacrifié.

— Vous regrettez ?

— Non.

— Pourquoi n'imaginez-vous pas poursuivre ?

— Mes angoisses me fatiguent. La malveillance de certains m'épuise. Parfois, j'aimerais être un chien.

— Dans votre prochaine vie peut-être, en y pensant très fort dans le grand tunnel de la réincarnation, qui sait ! En attendant, vous êtes un homme jeune.

— Au pied du mur.

Elle me précise qu'aucun mur n'est infranchissable à qui sait poser ses mains et ses pieds au bon endroit pour l'escalader. Puis elle ajoute qu'on prend plus facilement appui sur les aspérités.

Ses mots résonnent en moi. Me vient soudain l'envie de lui parler de la valise oubliée.

— J'ai fait une étrange rencontre hier...

— Ah ?

— Probablement sans lendemain...

— Ah !

— Elle était belle tout en étant tragique...

— La rencontre ou la personne ?

— Les deux. J'essaie de l'oublier et je n'y arrive pas.

— Alors ne l'oubliez pas.

Nous parlons de la fille du quai numéro 3 pendant une bonne demi-heure. Cette impression de la connaître, mon intense envie de la secourir, mon désarroi de la laisser partir, la sensation de puissance qu'elle dégageait, la colère face à cette situation injuste, comme un écho à ma propre colère. La réaction troublante de Bloom.

La toute petite reine

— Les chiens détiennent beaucoup de réponses que nous, humains, ne voulons pas admettre. Faites-lui confiance.

Elle me connaît bien maintenant. Certains pourraient dire que nous avons fait le tour de la thérapie, et pourtant je m'accroche encore à ses petites phrases qui m'obligent à m'interroger, à ses conseils simples et pertinents.

Bloom a ses habitudes ici. Il est assis à côté de son fauteuil, les yeux fermés, la tête à hauteur de sa main, et se laisse caresser par cette femme élégante, dynamique et drôle. Je le regarde en me disant que j'aurais bien besoin de ce genre de caresse. Pas là, pas avec elle, évidemment. Seulement des moments de tendresse simple, des cadeaux de douceur, de la considération. Mon existence est un désert charnel. Par ma faute ; quand on ne supporte plus de perdre, il est plus simple de ne pas s'attacher. J'ai pourtant soif.

— Peut-être la reverrez-vous ? Strasbourg est une petite ville.

— Je ne sais même pas si elle habite ici. Elle n'était peut-être qu'en transit à la gare, entre deux trains, deux destinations. Elle peut habiter partout en France, ou même à l'étranger.

— Voire sur la Lune, avec un peu de malchance... Ne vous inquiétez pas, la vie œuvre avec justesse. Je crois qu'elle vous a déjà sauvé une fois, non ?

Chapitre 7

Rocher de larmes

La sonnette retentit dans le vide et la porte est fermée.

Je me suis toujours refusé à entrer dans la maison de mes nièces, même si je détiens un double des clés. Ce n'est pas chez moi. Et puis, je me sens toujours en décalage, moi, modeste ouvrier, face à tant de luxe. Cette villa immense m'effraie comme une ogresse qui voudrait dévorer mon âme et me voler ma simplicité, alors je garde mes distances. Quand les filles sont là, elle perd de sa puissance, de sa superbe, de son autorité. Elle redevient quatre murs et un toit. Avec un autocollant STOP-pub sur la boîte aux lettres.

Pourtant, la voiture est là. Capucine est rentrée de l'hôpital il y a quelques jours déjà, je l'ai laissée reprendre ses esprits et un peu de contenance avant de lui rendre visite, elle qui n'aime pas montrer ses faiblesses. Même à moi. Elle doit courir. Son oxygène depuis onze ans. Sa thérapie à elle. Courir à perdre haleine pour ne pas perdre pied. La rage qu'elle a trouvée dans cet effort intense lui a rendu ses ailes. Celles qui ont brûlé dans l'accident.

Son corps, bien en chair durant toute son enfance, est devenu sec en quelques mois seulement. Presque trop. Je me suis inquiété pour elle. Pour elles. Je m'en suis voulu aussi. À en crier certains soirs. À l'époque de l'accident, j'étais le seul à pouvoir prétendre les recueillir et les élever, je n'ai pas

été à la hauteur. Un homme célibataire, un boulot précaire, l'alcool. Tous les feux auraient clignoté en rouge aux yeux de la société et de la justice. Je n'ai même pas essayé. Alors j'ai veillé. À distance mais j'ai veillé. Elles ne savent pas le nombre de soirs où j'ai pris mon vélo pour faire la route depuis le village voisin, où j'ai craché mes poumons en grim pant cette saleté de côte pour arriver jusque chez elles, scruter les alentours et être sûr que personne ne rôdait. Le nombre de fois où je suis passé discrètement sur le trottoir longeant l'école à l'heure de la récréation pour vérifier que personne n'embêtait Adélie dans la cour.

Je me suis assis sur le banc de la terrasse. À l'ombre de la glycine qui commence à perdre ses feuilles. Le raisin qui grimpe le long du mur de la remise termine de mûrir. Une variété ancienne. Je leur avais offert ce pied à la naissance d'Adélie. Ils ont grandi ensemble.

Le bruit de la ville remonte, étouffé par la distance qui nous sépare du centre qui fourmille.

Le Mont National surplombe Obernai et offre une vue magnifique sur la plaine d'Alsace et les premiers contreforts vosgiens. Les filles sont nées à la maternité en contrebas, ont passé toute leur enfance ici, école primaire, collège, lycée. Je me souviens de ces moments où Capucine avait honte de venir du « quartier des riches », celui qui domine le reste de la ville. Stigmatisée par certains élèves, enviée par d'autres. Attendue au tournant par quelques profs – les enfants de parents aisés sont forcément bons élèves. Je ressentais avec beaucoup de peine ce fossé qui se creusait en elle. D'un côté l'injustice qu'elle ne supportait pas concernant ma situation précaire, de l'autre l'admiration pour son père, sa réussite. Et le besoin qu'il soit fier d'elle en retour. Un besoin au-delà du raisonnable.

D'ici, on aperçoit le toit de ma maison. Dire que j'aurais pu avoir une belle villa comme mon frère. Broyée par le système scolaire, mon intelligence n'est jamais entrée dans aucune de ses cases. Je m'en suis rendu compte trop tard.

Mais qu'aurais-je fait d'une grande maison comme celle-là ? Je ne suis pas fait pour vivre avec quelqu'un.

Cette grande maison, Capucine y vit seule aujourd'hui. Adélie a préféré occuper le petit appartement de Strasbourg que leur père utilisait parfois quand le programme opératoire se prolongeait tard dans la soirée. Elle voulait aussi prendre son indépendance à l'égard de sa sœur, parfois trop exigeante, trop perfectionniste.

J'aperçois Capucine sur le sentier tout en bas. Elle court vite. Elle a pourtant encore tous les escaliers du coteau à monter. Sa silhouette fluette vole au-dessus du sol et la pente ne l'effraie pas.

Dans quelques minutes, elle sera là, peut-être surprise de me voir, peut-être pas. Je ne saurai pas quoi dire. Elle me demandera comment je vais, alors que c'est elle qui est en petit tas compact. Toujours à penser aux autres avant elle-même, comme son père. Il était doué dans son domaine, efficace, empathique avec les parents, la vie de leur enfant entre ses mains. Il a dû penser à ses filles juste avant de mourir, se dire qu'il ne les reverrait pas, le cœur broyé par la peur quant à leur avenir. Et moi, j'aurais tellement voulu le rassurer.

— Ah, tu es là ? Je suis touchée que tu sois venu. Comment tu vas ?

Les autres avant elle.

— Tu as beaucoup couru ? je demande, alors que je connais la réponse.

— Un peu plus de deux heures, répond-elle, à peine essoufflée.

— L'effort t'a fait du bien ?

— Je crois. Je vais me changer. Sers-toi un jus de fruits, il y en a au frais.